

83 N° 10 1961

Laïcat adulte: Premier problème de l'Église
en Amérique Latine

François Hubert LEPARGNEUR (op)

p. 1051 - 1080

<https://www.nrt.be/fr/articles/laicat-adulte-premier-probleme-de-l-eglise-en-amerique-latine-1853>

Laïcat adulte :

Premier problème

de l'Eglise en Amérique Latine

Nous n'ignorons pas que le simple énoncé de ce titre ne correspond pas exactement à la thèse communément admise. Nous croyons néanmoins servir l'Eglise en ces régions en attirant respectueusement l'attention sur les motifs qui nous poussent à tenir la formation d'un laïcat (au sens de peuple de Dieu) adulte (humainement et chrétiennement) pour le problème réellement fondamental, l'objectif premier auquel les autres doivent se subordonner, de l'Eglise en Amérique latine¹. La tâche peut effrayer par son immensité, sa difficulté, les ressources et le temps qu'elle exigerait, c'est dans l'ordre des choses ; qu'on y renonce pour se contenter d'objectifs plus spectaculaires, de réalisations plus immédiates, de subterfuges de remplacement colmatant certaines brèches, masquant les problèmes profonds, voilà ce qui à la longue ne peut que se révéler décevant et — nous le craignons — ruineux. L'objectif fondamental accepté, bien des mesures à court terme et de soi insatisfaisantes ou incomplètes restent immédiatement nécessaires. Qui d'entre nous, qui nous intéressons au sort du christianisme sud-américain, ne s'est pas demandé avec perplexité : Comment se fait-il qu'après plus de quatre siècles de quasi-chrétienté nous en soyons là ? Que s'est-il donc passé en ces pays où l'Eglise a presque toujours été puissante dans l'Etat et influente sur les organismes gouvernementaux, pour que le sort des catholiques à venir puisse y susciter aujourd'hui de légitimes inquiétudes, alors que ces quatre siècles n'ont connu ni de grandes hérésies comparables à celles qui ont déchiré l'Orient chrétien, ni d'inexpiables guerres de religion comme celles qui ont secoué l'Europe occidentale, et que les vagues des confessions protestantes et du marxisme ont abordé ces côtes depuis si peu d'années ?

Notre perspective n'est cependant pas d'établir pour elles-mêmes des responsabilités historiques, ni d'édifier une apologétique bâtarde ; notre dessein est de façon plus constructive de mettre en lumière quelques-unes des conditions qui nous semblent majeures pour un renouveau qui apporterait dans le monde chrétien d'immenses espoirs,

1. Nous écrivons ici Amérique latine, bien que nous appuyant en fait sur une analyse de la situation au Brésil, parce que sur ce point précis nous ne voyons pas de motif de distinguer ce pays de l'ensemble du bloc où il se trouve.

à la condition qu'il ait de profondes et sérieuses racines. Un contentement prématuré prenant un palliatif pour une solution durable, quelques efforts locaux pour un ressourcement général, quelques résultats superficiels pour une victoire définitive, ne nous semble pas constituer un vain danger dans le climat de ces pays.

Nos réflexions ayant une origine inductive et non systématique, nous nous contenterons d'étudier successivement les points suivants, qui nous paraissent mériter la plus grande attention : I. Pourquoi placer le laïc adulte comme problème numéro un ? II. Réalisme humain et évangélique. III. Ouverture universelle. IV. Dépassement de l'obsession de l'enseignement secondaire libre. V. L'Eglise présente au monde par ses laïcs formés. VI. Catéchismes et catéchistes. VII. Formation intégrale des laïcs.

I. POURQUOI PLACER LE LAÏCAT ADULTE COMME PROBLÈME NUMÉRO UN ?

Nous avons fait part en 1960² de nos hésitations en face de la rénovation du diaconat pour remédier aux faiblesses du catholicisme sud-américain, très conscient de n'apporter alors qu'une pièce au dossier d'une rénovation que peu d'apôtres bien informés hésiteraient aujourd'hui à appeler de tous leurs vœux à l'adresse du prochain concile. La remarquable mise au point de P. Winninger et de J. Horne³ nous trouve trop accordé pour que nous manifestations une voix discordante sur le principe défendu. « On aimerait, demandent ces auteurs, savoir où en sont au Brésil l'Action catholique et les Instituts séculiers masculins... » Nous voici précisément au point sensible pour déceler ce qui ne va pas. La réponse à cette question nous semble éclairer le manque d'intérêt, perceptible ici, envers le prochain Concile général : il y a trop à faire dans le cadre de ce qui est déjà canoniquement possible pour qu'on soit aux premiers rangs d'une poussée tendant à élargir les perspectives institutionnelles. Il existe bien au Brésil une J.O.C. et une J.E.C. (continué en J.U.C. pour la jeunesse universitaire), mais d'Action catholique adulte, point ou à peu près point⁴, sinon en un sens assez large pour englober des associations de piété se prévalant de cette étiquette d'A.C., moins défraîchie

2. *Le contexte sud-américain d'une rénovation du diaconat*, dans la *N.R.Th.*, mars 1960, pp. 269-288.

3. *Le renouveau du diaconat. Situation présente de la controverse*, dans la *N.R.Th.*, avril 1961, pp. 337-366.

4. Notons la présence de la Légion de Marie et faisons une mention toute spéciale pour le *Movimento Familiar Cristão*, valeureux mouvement apostolique de foyers, d'origine uruguayenne. Dans l'ensemble de la conjoncture, ces mouvements et leurs analogues que nous pourrions omettre demeurent davantage un espoir encourageant, un symbole méritoire, qu'une force déjà puissante pour soulever la masse; quant aux instituts séculiers, mieux vaut ne pas en parler, bien que nous n'ignorions ni leur existence ni leur variété.

que d'autres aux yeux de certains. On s'étonnerait qu'il en soit autrement là où l'existence d'un laïcat adulte n'est pas entrée dans le domaine des réalités, ni en passe imminente de le faire : nous en arrivons à cette question majeure.

Dans notre contribution de mars 1960, notre intention était non pas bien sûr de sous-estimer les bienfaits incontestables que tout pays, à quelques adaptations près, devrait retirer d'une rénovation du diocèse, mais de souligner que, pour une contrée comme le Brésil, un tel renouveau ne portera vraiment ses fruits que pris dans une rénovation pastorale d'ensemble. Nous devions quelques précisions sur ce que nous entendions par là et qui débordait du cadre de nos précédentes études. C'est dans cette voie que s'engage l'ébauche des réflexions qui suivent.

L'opinion la plus communément exprimée, à tel point qu'elle est devenue une sorte de lieu commun au sujet des faiblesses du catholicisme latino-américain, met en avant la carence quantitative des prêtres comme problème primordial. « Nous appartenons à l'Eglise des abandonnés », citait H. Frey dans un témoignage émouvant repris par les auteurs signalés plus haut. Abandonnés par qui ? Par les prêtres sans doute, parce qu'ils ne sont pas assez nombreux. Dans les pays où l'Eglise s'est implantée il y a quatre siècles, avec les premiers colonisateurs, d'où doivent normalement venir ces prêtres sinon du peuple qui se plaint de n'en avoir pas assez ? Dans le dialogue prêtres-laïcs on pensera alors que nous sommes enclin à porter la responsabilité sur les laïcs. Nous ferons précisément le contraire.

Il n'y a pas assez de prêtres parce qu'il n'y a pas assez de familles catholiques dûment formées. Le clergé se recrute dans le laïcat et les faiblesses du laïcat ne peuvent que se répercuter dans le clergé. A ce point, on pourrait se contenter de remarquer que nous sommes dans un cercle vicieux : il n'y a pas assez de prêtres parce qu'il n'y a pas un laïcat adulte assez consistant ; il n'y a pas de laïcat adulte assez consistant parce qu'il y a trop peu de prêtres. Nous sommes au rouet.

L'envoi de prêtres européens en Amérique latine est une nécessité que nul ne conteste, mais on ne contestera pas davantage que cet envoi de renforts pour des pays christianisés il y a plus de 400 ans ne soit anormal. Du point de vue européen (ou nord-américain) le dilemme précédent se tranche donc en mettant en avant le manque de prêtres : point de vue pratique, immédiat, mais qui entraîne de graves méprises si on le transporte localement, comme on le fait communément, d'un point de vue ecclésiologique. Ce n'est pas du tout une question oiseuse de savoir si c'est le laïcat qui est responsable du manque de prêtres, ou si c'est le clergé qui est responsable du manque de formation du laïcat qui aurait dû pourvoir aux cadres ecclésiastiques. La réponse mettant en avant le manque de prêtres en réalité accuse le laïcat de

n'avoir pas fait son devoir. Tandis qu'en reconnaissant comme problème numéro un les déficiences du laïcat, c'est sur le clergé que nous avons conscience — avec regret mais loyalement — de faire porter la responsabilité majeure, puisque c'est lui qui a normalement pour tâche de susciter le laïcat qu'on souhaiterait.

Il est incontestable que les excuses sont grandes, tenant notamment au sous-développement économique et culturel des pays en cause; tenant également, notamment pour le Brésil, à l'étendue redoutable d'un territoire encore peu maîtrisé. Mais il semble utile et juste de reconnaître qu'en signalant la carence quantitative des prêtres comme source de tout le mal, on fait porter en réalité la responsabilité sur le peuple dans le cercle vicieux précédemment décrit, et que cette prise de position relève inconsciemment du cléricalisme dont une des caractéristiques est précisément de ne jamais faire retomber sur le clergé la source de quelque déficience que ce soit.

Notre analyse a notamment pour elle de souligner le lien normal qui existe entre autorité et responsabilité. Nous n'insisterions pas sur ce point si nous ne savions qu'une rénovation authentique doit partir d'un examen de conscience objectif. Tant que chacun juge que la faute retombe sur « les autres », la situation peut se perpétuer indéfiniment en attendant de pourrir un peu plus à la racine. Il est fort à craindre en effet que, faute d'une authentique rénovation pastorale d'ensemble, ni l'apport de quelques centaines de prêtres étrangers ni la création d'un diaconat fonctionnel ne suffise à écarter des horizons de l'avenir les lourdes menaces qui pèsent sur la religion catholique en Amérique du Sud. Il est devenu clair que la situation objective ne se contente plus de ce qui satisfaisait maintes bonnes consciences.

Le P. Winninger et J. Hornef écrivent fort bien qu'il appartient à l'Eglise « comme un droit et un devoir absolus, de fixer les conditions rendant possibles localement le recrutement suffisant de chefs, de la hiérarchie »; nous ajouterions même volontiers que sa mission ne consiste pas seulement à fixer les conditions canoniques, mais également à promouvoir l'ensemble des conditions rendant possibles et réels le recrutement et la formation d'un clergé autochtone numériquement proportionné au nombre des catholiques, sinon au nombre total des habitants. Nous croyons par là traduire l'esprit de la déclaration de l'épiscopat français, en date du 27 avril 1960, soulignant que sur les évêques « pèse d'abord la tâche missionnaire ».

Les influences marxiste, spirite et protestantes constituent des phénomènes beaucoup trop récents en Amérique du Sud pour qu'on songe sérieusement à rejeter sur ces « autres » le manque de prêtres de ces pays. Les dangers qu'ils y font courir au catholicisme pour aujourd'hui et pour demain ne sont que trop réels; il est inutile que nous y ajoutions de notre propre gré un nouveau méfait : celui de remplir

le rôle de boucs émissaires nous empêchant de discerner chez nous-mêmes les causes de faiblesse sur lesquelles nous devrions avoir bien plus facilement la maîtrise. La bonne conscience qu'on en acquerrait⁵, pour tranquillisante qu'elle soit, ne serait ni respectueuse du réel ni sage pour l'avenir.

En réfléchissant sur ce que nous pourrions améliorer de notre pastorale, nous n'entendons pas faire porter par un groupe de catholiques, quel qu'il soit, tout le poids des carences actuelles de la foi en tel ou tel pays. Dans la brillante préface que nous venons de citer en note, le P. L. Bouyer a dénoncé l'erreur des catholiques « intégristes qui croiraient volontiers que tous les torts sont du côté des incroyants quand ceux-ci ne reconnaissent pas d'emblée la vérité de l'Evangile dans les présentations que nous leur en donnons » et des « modernistes pour qui, dans ce cas, les torts sont toujours du seul côté des chrétiens ». La vérité nous semble partout trop complexe pour que nous nous rangions aisément d'un de ces côtés ou de l'autre; il importe surtout d'en discerner ce sur quoi nous pouvons quelque peu agir. Or — au moins autant que de l'Europe — le P. Bouyer peut écrire de l'Amérique latine : « Les chrétiens en général, et les catholiques en particulier, ont trop longtemps vécu, depuis le XVI^e siècle, sur ce que nous avons appelé un optimisme de cour. Il a créé des réflexes anesthésiants — qui subsistent avec une singulière persistance... » Comment en prendre conscience sinon dans un dialogue fraternel et lucide du clergé avec le laïcat et du laïcat avec le monde?

Dans la conviction où nous sommes que, si le peuple était évangélisé comme il devrait l'être et gros d'un laïcat adulte comme il pourrait l'être, la question du recrutement des prêtres n'aurait plus du tout la même acuité, dans quelles perspectives la pastorale devrait-elle s'engager? Ici encore nous ne ferons qu'exprimer une opinion motivée, heureux si nous avons pu attirer l'attention et porter à une réflexion loyale sur ces points, ceux-mêmes qui se montrent attachés à d'autres perspectives. Avec eux nous savons que la christianisation du monde est une œuvre de longue haleine et qu'aucune génération ne saurait prudemment se prévaloir d'inventer une nouvelle méthode propre à convertir le monde en un tournemain. Encore faut-il avoir la conscience de nos possibilités, la préoccupation de les mettre en œuvre

5. Ce que le P. Bouyer a appelé l'*optimisme de cour* et la *satisfaction de soi* de certains organes du catholicisme : Préface à J. V. L. Casserley, *Absence du christianisme*, Desclée De Brouwer, 1957; on y lit, d'une brûlante actualité pour notre sujet : « comme il est éclairant aussi, même si ce n'est pas très réconfortant, de voir que les erreurs des païens modernes, et beaucoup de leurs péchés, procèdent des demi-vérités dont se contentent encore tant de chrétiens paresseux, et surtout de leurs péchés d'orgueil, de paresse, de lâcheté devant les efforts qu'imposait une foi prise au sérieux, mais peut-être, par-dessus tout, de leurs demi-vertus! Que n'a pas fait une demi-charité pour étouffer la justice... »

au service de la Parole de salut, et une vision au moins confuse de ce qui reste à obtenir.

Nous admettons donc que l'effort essentiel doit partir du clergé responsable de l'Eglise locale et du monde à évangéliser au milieu duquel elle-existe et agit. Si l'on entend par missionnaire la préoccupation efficace d'amener à la pleine vie catholique les non-baptisés ou même les baptisés qui ont cessé toute pratique depuis un temps considérable, il faut honnêtement constater que les efforts missionnaires étaient jusqu'à ces derniers temps à peu près nuls au Brésil : jugement de fait plus que de valeur, en ce qui concerne les prêtres débordés. Ne perdons-nous pas lentement mais sûrement certaines couches de la population qui, une fois ensevelies dans l'athéisme pratique, n'entendront plus parler du Christ que de la bouche des Pentecotistes? De fait, nous savons que ce processus est déjà largement amorcé. Encore qu'il y ait bien des problèmes connexes à résoudre⁶, il est normal que le clergé dirige vers le troupeau qui vient encore l'écouter le meilleur de ses efforts, dont le succès se traduira normalement par l'augmentation des apôtres dans la mission. Comment dès lors caractériser la bonne orientation de ces efforts? D'abord par une loyale ouverture au réel.

II. RÉALISME HUMAIN ET ÉVANGÉLIQUE

Un grand réalisme humain et évangélique est nécessaire à la croissance de l'Eglise. Par réalisme nous n'entendons pas une prudence trop humaine qui finit par assimiler le progrès de l'Eglise au développement d'une quelconque société humaine visant le prestige ou le gain financier. Ayant à vivre dans le monde, les apôtres ne peuvent se dispenser de le connaître, ne fût-ce que pour le juger équitablement, en déceler les ressources autant que les faiblesses. Tout vivant créé sur terre assure sa propre croissance en utilisant le milieu dans lequel il est plongé, lors même qu'il tient à assurer sa propre autonomie, voire sa propre transcendance. « Avant d'être ce que nous le faisons par nos réactions, nos exploitations, nos démissions, le monde moderne est d'abord ce qu'il est, déclarait Mgr Garrone. Et dans le domaine des vocations comme en tout autre, le défaut initial, le péché fondamental pourrait bien être de ne pas en convenir : le refus de

6. N'en évoquons qu'un. Nous lisons récemment dans le journal diocésain de São Paulo : « L'évêque-prélat de Jurua, Dom José Hascher, a révélé : « Mes 14 prêtres ont baptisé ces dix dernières années plus de 35.000 enfants. Malheureusement la majorité croîtra sans instruction profane ni religieuse par faute d'écoles, de professeurs et de prêtres » (*O São Paulo* du 2-7-1961). Est-il normal que tant d'enfants soient introduits dans l'Eglise alors qu'aucune communauté ecclésiale d'adultes n'est localement prête à les recevoir et à fournir à leur foi l'éducation dont le baptême contenait le germe et comme la promesse?

prendre les choses pour ce qu'elles sont est une forme, moins évidente peut-être, mais radicalement funeste, d'infidélité à ce Dieu, dont le nom est Vérité. Bien des maux, auxquels on cherche des causes plus superficielles, n'ont pas ailleurs leur source. Le monde moderne est ce qu'il est : on peut accuser les hommes, on n'accuse pas les choses, ou plutôt, on s'accuse soi-même en refusant de les voir comme elles sont⁷. »

Dans ce réalisme nous incluons le souci de la vérité, de l'objectivité à laquelle avec quelque effort et non sans humilité⁸ nous pouvons parvenir, tant pour reconnaître ce qu'il y a de juste et de fondé dans des mouvements ou des confessions différents des nôtres⁹ que pour admettre les imperfections ou les fautes de notre propre communauté. L'histoire apprend que cette attitude n'est pas tellement spontanée chez l'homme déchu ; il faut périodiquement en reprendre conscience. Les légats du pape au Concile de Trente ne manquaient pas de l'humilité souhaitable si l'on en juge par leur déclaration du 3 décembre 1545 : « Si nous voulons confesser la vérité, nous ne pouvons pas dire que nous ne sommes pas conscients d'avoir péché sur beaucoup de points dans l'administration de notre charge et que nous ne sommes pas responsables de maux que nous sommes appelés à guérir... » Un concile ne vise pas tant à condamner ceux qui ne l'écouteront pas qu'à mieux diriger la communauté chrétienne qui en reçoit les directives. Dans un monde dont la loi est l'évolution historique, une communauté qui se fermerait sur son passé serait certaine d'entrer en rapide décadence, à tout le moins de ne plus rien représenter de vivant et d'attirant aux regards extérieurs. Le R. P. Le Blond écrit fort justement, à propos d'un article publié à Rome : « Nous devons regretter que le souci de « sécurité » se substitue ouvertement, dans cet article, au respect de la vérité. C'est la marque ordinaire de l'intégrisme ; un attachement incontestablement sincère à l'Eglise y est compromis par la peur, comme si l'Eglise devait craindre la recherche scientifique et l'effort impartial vers la vérité¹⁰. » Une telle crainte, peu maîtrisée, du communisme par exemple (là où il n'est pas), ne se trouve pas limitée à l'Europe ; elle alimente certaines réactions peu propres à barrer vraiment la route à l'erreur véritable.

7. Mgr Garrone, *Monde moderne et vocations*, Conclusion du Congrès des Œuvres, 1961, *Doc. Cath.*, mai 1961, col. 574.

8. L'humilité est souvent requise pour descendre de l'abstrait au concret. Dans la *Varouna* de Julien Green, Jeanne à qui l'on vient de dire quelque vérité bien individualisée déclare : « Je le savais, mais comme la vérité change d'aspect dès qu'elle s'exprime d'une manière aussi brutale et aussi simple ! Je m'étais habituée à elle, à ma vérité, je l'avais apprivoisée en silence, elle ne me faisait plus aucun mal, et voilà que, grâce à ces paroles malheureuses, elle se transforme en je ne sais quoi de redoutable et de griffu qui me déchire. »

9. Lacordaire, parlant d'Ozanam : « Il fut juste envers l'erreur » : tout un programme œcuménique.

10. *Etudes*, avril 1961, p. 85.

Une façon encore trop courante dont on présente la question de la sainteté de l'Eglise et le principe d'obéissance (deux points précieux de nos croyances, certes) ne fait pas droit à des vérités complémentaires qui seraient ou auraient été indispensables ou fort utiles pour susciter des examens de conscience chez les responsables et la prise des mesures de réforme qui urgeaient. En sorte qu'on en est souvent arrivé dans la pratique à une attitude apologétique réflexe reportant automatiquement sur *les autres* tout échec comme toute limite de l'expansion catholique. Sans crainte de se tromper, on peut souligner qu'aujourd'hui on prêche beaucoup plus dans les églises catholiques des grandes villes brésiliennes l'anticastrisme et l'anticommunisme que Jésus-Christ mort et ressuscité. On peut douter que le visage apeuré et obsédé de l'antimarxisme soit aujourd'hui la meilleure façon pour telle Eglise locale de s'acquitter de son devoir de présenter aux hommes le visage de la communauté de salut.

« Nous pourrions citer plus d'un évêque français qui, après lecture d'une étude sociologique de son diocèse, a corrigé certaines pratiques ou réformé certains cadres¹¹ », déclarait M. G. Le Bras. Connaître un milieu au XX^e siècle, c'est ne pas se contenter d'impressions vagues et subjectives, d'idées toutes faites d'un milieu plus ou moins fermé, mais faire effort pour rassembler des documents objectifs qui ne dispensent évidemment pas d'un effort de compréhension pour communier à l'intelligibilité profonde d'un groupe ou d'un phénomène. Il faut recouper les informations et critiquer les sources partiales. Par sources partiales on entend spontanément les témoins relevant d'une idéologie adverse; or, en matière de réforme d'un corps social par lui-même, ces censeurs sont moins dangereux dans leurs errements mêmes, que les aveuglements de ceux qui cherchent à tout justifier dans la vie de leur communauté. Car ces derniers seuls empêchent les intéressés de prendre conscience des déficiences du réel et d'endosser la courageuse humilité qui seule permet les ressourcements féconds. L'Eglise catholique a été la vraie maîtresse d'humilité dans l'histoire du monde; il serait infiniment dommage qu'elle se refuse à en être la première bénéficiaire.

Le Conseil Episcopal latino-américain (C.E.L.A.M.) avait décidé dans sa première réunion (Bogota, 1956): « Le C.E.L.A.M. autorise le secrétaire général à créer un département de sociologie religieuse qui aurait les attributions suivantes: a) aider techniquement les sous-secrétariats du C.E.L.A.M. pour les enquêtes et les informations statistiques; b) organiser, diriger et éventuellement réaliser les études statistiques et les enquêtes sur les phénomènes religieux aux plans national et diocésain, chaque fois que les secrétaires nationaux de l'épiscopat et les évêques le solliciteraient ou l'estimeraient utile et né-

11. G. Le Bras, *Etudes de sociologie*, t. 2, 1956, p. 701, note 1.

cessaire; c) contribuer à préparer en sociologie religieuse, en statistique et en méthodes d'enquête, dans chaque diocèse, le personnel... d) coordonner et interpréter... e) tenir l'épiscopat latino-américain au courant de la situation socio-religieuse du continent. » Magnifique programme. « En fait, ce département n'eut qu'une vie éphémère. Dès 1959, le Saint-Siège demandait au C.E.L.A.M. de ne pas le conserver, estimant que la sociologie religieuse n'était pas du ressort du secrétariat général¹². » Des efforts semblent avoir récemment repris forme.

Nous n'en oublierons pas pour autant les paroles de Pie XII dans sa lettre apostolique *Ad Ecclesiam Christi*, du 29 juin 1955, convoquant la Conférence américaine de Rio de Janeiro : « Si les circonstances l'indiquent, il faut adopter de nouvelles méthodes d'apostolat et ouvrir des chemins nouveaux qui, tout en conservant une grande fidélité à la tradition de l'Eglise, soient mieux adaptés aux exigences des temps présents et profitent des conquêtes de la civilisation. »

La légitime préoccupation qu'on nourrit pour la justesse des doctrines ne doit pas conduire insensiblement à faire juger de peu d'intérêt le fait de savoir si elles imprègnent ou non les existences humaines. C'est en réaction contre un intellectualisme coupé de ses bases opératives que Marx a construit sa doctrine des relations intimes de la pensée et de la *praxis*. Ne laissons pas les seuls marxistes, dont nous ne ratifions pas pour autant l'épistémologie¹³, bénéficier de cette vérité biblique et surtout néo-testamentaire de la nécessité de l'accord de la vie et de la pensée. « Ce ne sont pas ceux qui disent Seigneur, Seigneur... » « Si nous disons que nous sommes en communion avec Lui, alors que nous marchons dans les ténèbres, nous mentons, nous n'agissons pas dans la vérité » (1 Jn 1, 6). « A ceci nous savons que nous Le connaissons : si nous gardons ses commandements. Celui qui dit : « Je Le connais » et ne garde pas ses commandements est un menteur, et la vérité n'est pas en lui¹⁴. » Si pour avoir la vraie solution aux problèmes fondamentaux de l'humanité nous négligeons l'incessante recherche des moyens d'incarnation, c'est la vérité chrétienne totale qui en souffre. Le discernement de l'élément véritablement essentiel et immuable, de ce qui est accidentel et altérable, a toujours caractérisé la vraie culture. On est un peu inquiet de voir d'authen-

12. *Informations Catholiques Internationales*, n° 138, du 15 février 1961, p. 24; à compléter par le n° d'août 1961.

13. « C'est vers cette époque que j'ai lu *Le Capital* et *L'Ideologie allemande* : je comprenais tout lumineusement et je n'y comprenais absolument rien. Comprendre, c'est se changer, aller au-delà de soi-même : cette lecture ne me changeait pas. Mais ce qui commençait à me changer, par contre, c'était la *réalité* du marxisme, la lourde présence, à mon horizon, des masses ouvrières, corps énorme et sombre qui *vivait* le marxisme, qui le *pratiquait*, et qui exerçait à distance une irrésistible attraction sur les intellectuels petits bourgeois... Ce qui nous intéressait, c'étaient les hommes réels avec leurs travaux et leurs peines... » J.-P. Sartre, *Critique de la raison dialectique*, t. 1, 1960, p. 23.

14. 1 Jn 2, 3-4; cfr 1 Jn 2, 10-11; 3, 10; 4, 8 et 16.

tiques valeurs éternelles défendues dans un vêtement que d'aucuns peuvent estimer désuet et périmé.

Il est réconfortant de lire les beaux textes pontificaux proclamant depuis des siècles le droit pour chaque civilisation de conserver sa légitime originalité en se christianisant; mais plus d'un contemporain estime avoir aussi le droit de savoir comment ces textes ont été de fait appliqués dans l'histoire des missions¹⁵. Dans sa lettre *Saepe Numero* du 18 août 1883, Léon XIII précisait clairement : « La première loi de l'histoire est de ne pas oser mentir; la seconde, de ne pas craindre de dire vrai; en outre, que l'historien ne prête au soupçon ni de flatterie ni d'animosité. » Les habiletés d'une apologétique qui jadis arrangeait sa présentation de l'histoire se sont finalement retournées contre la thèse de ses auteurs.

Pouvons-nous condamner le monde sans avoir essayé d'en dégager les éléments qui seraient susceptibles d'aider l'Eglise? Plus l'Eglise a besoin d'être missionnaire, moins ses prêtres peuvent se passer de connaître le monde des laïcs, les évêques de connaître tout leur troupeau — actuel ou en puissance — à commencer par la propre vie de leurs curés¹⁶. Il reste ensuite bien du travail d'investigation et de contacts à la charge des indispensables organismes de coordination au plan régional, national ou continental. L'ouverture universelle en sera grandement facilitée.

III. L'OUVERTURE UNIVERSELLE

Le réalisme évangélique s'ouvre sur le monde entier. Rien de plus stérilisant qu'une mentalité de ghetto. Quand cette exigence d'ouverture est prise au sérieux, elle mène loin : à ne pas se solidariser avec une mentalité de classe, à ne pas trouver normal que la religion soit seulement l'affaire des femmes, des enfants et des vieillards, à prendre une attitude d'apôtre encore plus que d'apologète, à dépasser l'obsession de l'argent qui, pour le groupe comme pour l'individu, a la vertu de fermer sur soi.

15. Il est étonnant que tant de livres qui se publient encore de nos jours pour faire le point sur la *position de l'Eglise* en tel ou tel domaine se contentent encore si paresseusement d'aligner des déclarations officielles sans se préoccuper sérieusement de rendre compte de la façon dont les membres de l'Eglise visible en portent témoignage aux yeux du monde. L'Eglise prend position aussi par l'agir de ses membres.

16. L'Eglise française de l'Ancien Régime tenait des assises quinquennales où des représentants du bas clergé siégeaient avec les évêques; il est bien dommage que malgré la proximité de certains évêques brésiliens avec le peuple, leur admirable *convivência*, un bon nombre parmi eux n'aient pas connu l'étape si utile du ministère paroissial : conservés dans les charges curiales ou au séminaire dès la sortie des études, ou encore envoyés à Rome à l'Institut Pie X, un certain nombre de ces prédestinés aux belles carrières de la hiérarchie sacerdotale demeurent psychologiquement trop loin de la vie concrète des pauvres prêtres de paroisse.

C'est autant par réalisme que par ouverture apostolique qu'on cherchera à connaître la mentalité des différents milieux humains que nous côtoyons. Connaissant mieux leurs problèmes vrais (et pas seulement ce dont ils ont conscience), on trouvera un point d'appui pour une parole efficace, pour peu qu'on sache partager tout ce qu'il y a d'humain et de légitime dans les luttes que soutient chaque groupe d'hommes face aux multiples aliénations qui le menacent ou l'oppriment, du fait de la nature ou des humains.

Nous avons remarqué que le petit nombre des prêtres fournit une explication à leur cantonnement auprès du troupeau fidèle; mais nous ne sommes pas certain qu'il n'y a pas dans le défaut de préoccupations missionnaires, engendré ou reflété par une telle situation, un grand obstacle à la fructification même de la pastorale auprès des fidèles. Nous n'y échappons pas : une Eglise vivante est essentiellement missionnaire. Si la parabole de la brebis perdue a encore quelque chose à nous dire, ne serait-ce pas la nécessité de ne jamais prendre prétexte de tout le soin réclamé par quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles au parc pour oublier la centième qui se promène ailleurs dans la nature? Préoccupation missionnaire, toujours; mais cela ne suffit pas. Il importe de ne pas attendre d'être saturé, pour donner; de ne plus savoir que faire de ses prêtres, pour en envoyer en des tâches ou à des champs jusqu'à ce jour stériles. L'insatiable administration de l'acquis peut être le cadre d'une lente et sûre déperdition, dès lors qu'elle perd contact avec tout élan de conquête. Le vivant ne peut garder quoi que ce soit sans essayer de l'accroître; quand il s'arrête de progresser, il régresse. On saura dès lors que penser d'une mentalité de chrétienté qui au surplus ne correspond plus à la situation réelle de notre époque.

Le problème des indiens ne concerne au Brésil qu'une infime minorité de la population; mais la signification prise par l'attitude de la communauté à l'égard de cette minorité n'est pas subordonnée au quantitatif. Déjà la représentation protestante est bien supérieure à celle des missionnaires catholiques auprès de ces indiens. La dissémination des missions catholiques entre ordres religieux différents, entre diocèses différents, et surtout l'emploi de méthodes d'esprits peu conciliables, ferait souhaiter un organisme de coordination qui n'existe pas et qui serait d'autant plus souhaitable que son responsable pourrait assurer officiellement la liaison avec l'organisme civil du *Service de Protection des Indiens* qui opère dans le même secteur ¹⁷.

17. Serait-il plus difficile à des ordres religieux catholiques qu'à des dénominations protestantes diverses de s'entendre pour une tâche commune? Le fait est que les communions protestantes coordonnent leur activité missionnaire auprès des amérindiens dans l'organisme *Tribus Nouvelles* qui donne aux pasteurs futurs missionnaires une formation ethnologique et linguistique remarquable. Il existe, il est vrai, de récentes fondations catholiques allant en ce sens, notamment

Pourquoi les missionnaires voués à ce domaine ne seraient-ils pas assez informés d'ethnologie pour ne pas employer des procédés que les ethnologues jugent aberrants d'un point de vue professionnel? Approchant les indiens Karajas, des ethnologues ont eu la surprise de les entendre chanter des cantiques chrétiens en leur dialecte : travail des protestants nouvellement arrivés, non des catholiques.

On a raison de souligner l'actualité européenne de cette constatation du Cardinal Suhard en 1949 : « La douleur, l'angoisse des prêtres d'aujourd'hui, c'est de sentir que le *pays réel* vit, se construit sans eux et qu'ils y sont étrangers. » Mais cette situation, paradoxalement, nous semble correspondre encore bien plus à celle de nombreux peuples qui viennent de conquérir leur autonomie ou qui, indépendants depuis plus longtemps, n'en accèdent pas moins ces années-ci à une conscience nationale, sinon à un âge adulte, qui les fait déboucher plus complètement dans le monde moderne. Faute de reconnaître cette évolution, on manque de discerner en quoi certaines vieilles solutions ne sont plus adaptées et ne peuvent plus être efficaces aujourd'hui. Par ailleurs, il faudrait avoir plus généralement conscience que le *Syllabus* n'est ni l'unique ni l'ultime texte exprimant les directives de la Papauté.

Réalisme, ouverture à tout l'humain qui attend d'être évangélisé, les deux perspectives se conjuguent pour empêcher un cloisonnement entre clergé et peuple. Le thème du prêtre-séparé est souvent utilisé en une direction contestable, pour l'écarter de ceux qu'il doit connaître, avec qui il doit vivre en communion. Le prêtre doit rester très proche de la communauté dont il est normalement issu, très proche de la communauté qu'il a mission d'enseigner et de diriger sur les voies du Seigneur. Que la fonction sacerdotale ait pu donner naissance à un nouvel esprit de caste, qui prend ses distances dans une dignité mal située, il n'y a pas là motif d'excessive fierté. Sans vouloir généraliser abusivement, nous présentons un florilège de témoignages qu'on lira avec esprit critique, mais qui donne à réfléchir. Le Congrès brésilien des vocations sacerdotales tenu à São Paulo en septembre 1956 avait été préparé par des enquêtes non entièrement dépouillées mais que nous avons pu consulter et d'où nous prélevons les témoignages suivants.

« Les prêtres devraient être plus en contact avec le peuple, non seulement aller avec les catholiques mais aussi avec les incroyants et les indifférents » (un fonctionnaire public).

« Le commentaire le plus commun sur les prêtres est qu'ils ne connaissent pas les problèmes pour lesquels on les sollicite » (un membre d'A.C.).

à Mexico pour l'Amérique de langue espagnole. Mais la préoccupation de l'ensemble des 150.000 indiens du Brésil ne justifierait-elle pas, en raison des problèmes spécifiques qu'elle pose, la désignation d'un évêque responsable?

« Les prêtres ne peuvent donner une solution adéquate parce que leur vie et leur milieu sont trop différents » (id.).

« Le prêtre devrait s'intéresser à la vie de l'homme dans la société et aux problèmes sociaux actuels » (id.).

« Elever le niveau intellectuel des prêtres pour qu'ils comprennent, en leur majorité, la sensibilité actuelle » (un fonctionnaire public).

« J'estime qu'un clergé plus éclairé, plus compréhensif de la réalité actuelle, plus proche de ses paroissiens, plus jovial, plus sportif, le tout dans les limites convenables, contribuerait à augmenter les vocations » (un avocat).

« Ici au Brésil le prêtre est étranger à la vie de la communauté; il ne se rappelle à l'attention que le dimanche à la messe. Les curés devraient autant que possible se remettre à faire des visites aux paroissiens. Il y a des personnes qui demeurent des années dans une paroisse sans saluer son clergé. D'où l'éloignement des catholiques eux-mêmes pour les prêtres les plus proches... Nous n'ignorons pas l'excès de travail du clergé paroissial, mais nous répétons : une participation des curés à la vie familiale des paroissiens amènerait des résultats surprenants... » (un autre avocat).

« Le prêtre doit aussi connaître le problème social... » (un autre avocat).

« Manières distantes, comme s'ils craignaient de manquer à leur vocation... sans compréhension sociale » (membres d'A.C.).

« L'idéal serait que les prêtres entrent au séminaire avec quelque maturité et après avoir eu grand contact avec le monde. J'ai l'impression que beaucoup de prêtres latins souffrent du complexe de péché. Parfois ils sont intolérants... Le prêtre ne doit pas manquer de participer à ce qui est licite dans la vie du monde. »

« Les prêtres sont plus anxieux de défendre leur dignité sacerdotale que convaincus de leur mission de service et de sanctification. En général, les tâches administratives, d'organisation, et les œuvres qui les placent en évidence, attirent plus les prêtres que les âmes. Pour les curés, l'Eglise universelle est exclusivement leur paroisse. Les nouveaux prêtres n'ont pas la moindre notion d'A.C., d'autres en ont une idée théorique et fort antipathique. »

Bien entendu, nous n'estimons pas ces doléances une information suffisante pour juger de la totalité du clergé local, fort divers; bien des paroissiens sont parfaitement satisfaits. Nous n'en estimons pas moins de telles remarques propres à souligner certaines déficiences. On déplore très particulièrement le manque de contacts et de liens entre le clergé et les pauvres. « Parce que les prêtres n'accrochent pas avec les pauvres » (assez fréquent). Comment se fait-il enfin qu'un membre d'A.C. en vienne à écrire : « Dans mon milieu, j'entends fréquemment : ' Je suis catholique mais je n'aime pas les prêtres ' ? »

En fait d'ouverture au monde, il serait particulièrement regrettable dans les pays où l'écart entre les trains de vie et les mentalités entre riches et pauvres est particulièrement grave et saisissant que les chrétiens et le clergé tout spécialement ne sentent pas la particulière affinité existant entre le message du Christ et les pauvres « parce que le royaume de Dieu est à eux » (Lc 6, 20). L'Eglise est l'alliée naturelle des pauvres, leur soutien de droit. Il est capital de savoir que la charte évangélique de l'Eglise lui enjoint une préoccupation *toute spéciale*

pour les petits, les pauvres, les mal-payés, les affamés, les opprimés de toute espèce : préoccupation qui nous poursuivra à tous échelons de la vie sociale, tant dans nos contacts interpersonnels qu'aux niveaux institutionnels. Matière particulièrement grave au Brésil où les petits et misérables ont été formés à plier la tête sans se plaindre¹⁸. Il n'est pas sans intérêt de travailler à ce que les observateurs du dehors regardant agir les chrétiens voient à l'évidence qu'ils se comportent en la matière comme des disciples du Christ.

Bien des curés de paroisse au Brésil sont des religieux ; cela ne facilite pas la pastorale d'ensemble. Il y aurait intérêt à mieux discerner que le grand manque en matière de vocations sud-américaines (en laissant ici de côté les vocations purement contemplatives, posant un autre problème) est une déficience concernant le clergé séculier. Malgré l'éminence de sa vocation, le prêtre reste un homme qui a le besoin naturel de vivre humainement, et notamment de se sentir dans une communauté humaine. Or si les ordres et instituts offrent leur solidarité aux membres qu'ils reçoivent et ainsi prennent en charge, la vie de bien des prêtres du clergé séculier paraît loin de répondre aux exigences convenables¹⁹. La vie héroïque est parfois une nécessité de crise ; il faut s'ingénier à n'en pas faire une nécessité commune et quotidienne. Il nous semble vain, dans l'état présent, de chercher à améliorer le recrutement de ce clergé si l'on ne prend pas soin parallèlement d'éliminer la malheureuse alternative : vivre saintement la vie d'un pasteur dans la misère ou se débrouiller en des activités rentables qui n'ont pas grand-chose à voir avec la fonction sacerdotale²⁰. Ni l'une ni l'autre de ces options n'est de nature à donner une idée juste et attirante de ce que réclame une vocation commune au sacerdoce.

La formation du clergé séculier doit être telle qu'il soit mieux préparé aux fonctions paroissiales que les religieux (y compris les fonctions de la « paroisse missionnaire »)²¹. Etant donné l'écart souvent considérable qui existe entre l'exercice de la pauvreté individuelle et l'exercice de la pauvreté collective des communautés religieuses, on

18. Et nous ne pensons pas seulement au sous-prolétariat, pas seulement aux 700.000 habitants des favelles de Rio ; que penser des politiciens prompts à estimer une requête du bien commun d'augmenter les émoluments des députés au moment où tant de professeurs de l'enseignement d'Etat restent des quatre ou cinq mois sans recevoir ne fût-ce que leur maigre salaire vital ?

19. En certaines régions, des curés isolés et sans revenus n'arrivent à avoir des intentions rétribuées de messe que pour deux ou trois jours par mois.

20. Même en des fonctions normales, il existe souvent une surcharge néfaste à tous. « Comment espérer voir des vocations s'éveiller dans cette ambiance, au contact d'un prêtre toujours pressé, bousculé, et comment les voir s'épanouir ? » Mgr Stourm, évêque d'Amiens, *Doc. cath.*, 18 juin 1961, col. 807.

21. Ceci n'exclut pas — bien au contraire — l'idée de communautés paroissiales de prêtres séculiers, ni celle de prêtres engagés dans un institut spécialement conçu pour le travail en tel ou tel type de paroisse : nous sommes heureux de savoir que les Fils de la charité vont bientôt établir leur premier poste de paroisse missionnaire au Brésil.

peut espérer que le prêtre séculier présente encore cet avantage de ne pas mettre entre le peuple et lui l'obstacle d'édifices trop imposants.

IV. DÉPASSEMENT DE L'OBSESSION DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE LIBRE

L'enseignement libre est particulièrement bienvenu dans un pays où l'Etat estime n'avoir pas les ressources pour créer et soutenir toutes les écoles auxquelles il serait néanmoins de sa fonction bien comprise de pourvoir. Question délicate à aborder, car elle est devenue facilement passionnelle, au Brésil comme en d'autres lieux. Il nous semble que la défense des droits de la famille ne doit pas aboutir à dénier à l'Etat les droits et même les obligations qui sont normalement les siennes au XX^e siècle à l'égard de *tous* les citoyens d'une démocratie. Comment viser concrètement, efficacement, au vrai bien commun, c'est-à-dire non à un idéal abstrait devenu idole sans chair, mais au bien de tous les hommes réels, en continuant à tenir l'Etat pour l'ennemi dont il faut constamment s'efforcer de réduire les pouvoirs, les attributions, les forces, les initiatives, les moyens d'efficacité, quitte à exiger de lui des fonds pour des entreprises privées ne servant réellement qu'une infime minorité de privilégiés? Dans une démocratie actuelle, nous ne pouvons trouver normal que plus de la moitié de la population soit analphabète²². Etre pleinement homme, au XX^e siècle, cela signifie notamment être en mesure de participer par la lecture à un minimum de culture et d'information économique, sociale et politique. N'est-il pas normal que dans une démocratie tous les adultes soient mis en mesure de voter librement? C'est une des charges de l'Etat moderne que d'y veiller.

Du point de vue de l'Eglise, le principe de l'enseignement libre ne sera pas nécessairement mis en question si l'on doute qu'il soit opportun d'investir dans ce secteur la quasi-totalité des ressources en personnel et en argent de la grosse majorité des congrégations et insti-

22. Sur 12,5 millions d'enfants brésiliens de 7 à 11 ans (derniers chiffres connus, de 1958), seulement 5,5 millions fréquentent l'école primaire; quant aux 14 millions de jeunes entre 11 et 18 ans, 950.000 seulement fréquentent l'école secondaire. En se déchargeant sur l'enseignement libre d'une considérable partie de ses obligations, le Parlement brésilien venant de voter (après des années d'échanges de projets, de demandes d'amendements et d'après discussions devant l'opinion publique et dans la presse) la « Loi des directrices et bases de l'Education » s'apprête-t-il à remplir ses devoirs envers l'ensemble de la nation? La nouvelle législation fait belle part aux subventions pour l'école libre, au point qu'on a pu parler — de l'autre côté — d'un grave coup porté à l'enseignement public. Nous n'avons pas à prendre parti, mais il convient de remarquer que les établissements privés, libres du choix du secteur d'éducation où ils exercent, libres du choix de la ville où ils s'installent, libres du choix des élèves accueillis ne sauraient remplacer complètement un enseignement vraiment démocratique, encore que leur concours soit apprécié dans la pénurie générale.

tuts religieux. Ainsi, ce n'est pas parce que les pères jésuites français ont été amenés à réduire ces dernières années le nombre de leurs collègues qu'ils méprisent la valeur intrinsèque d'une formation chrétienne. Tout pesé, étant donné d'une part l'ensemble du problème de l'apostolat moderne, de l'autre les effectifs de la Compagnie, ils estiment avoir d'autres fronts à pourvoir; comment garder la moindre réticence quand on jouit du recul utile sur l'évolution des forces dans le monde actuel? A-t-on encore le droit, devant la marée démographique brésilienne, de cantonner un personnel religieux qui n'augmente que faiblement, dans la formation d'une bourgeoisie dont le problème majeur semble bien être celui de son maintien comme classe dirigeante²³? Quant à la qualité générale de l'enseignement fourni, les responsables auraient les moyens de se renseigner objectivement.

Il faudrait se demander pourtant les raisons de ce que les résultats ne sont pas plus brillants, étant donné que jusqu'à ce jour la grosse majorité de ce qu'on est convenu d'appeler les élites sont passées, notamment au Brésil, par l'enseignement confessionnel catholique. La situation, nous ne risquons pas trop à le conjecturer, y est pire qu'en France où M. l'abbé Huyghe écrit néanmoins: « la nombreuse population scolaire féminine qui fréquente les écoles ou pensionnats tenus par les religieuses, ne doit pas donner le change. Non seulement beaucoup de jeunes filles achèvent leurs études sans avoir acquis une vie spirituelle personnelle et s'être engagées dans l'activité missionnaire de l'Eglise par l'adhésion à l'Action catholique, mais elles paraissent sans résistance devant l'influence corrosive du monde progressivement paganisé où elles vivent, et où la plupart semblent incapables d'être ferment ou témoins²⁴. » Les illusions de maintes congrégations, chaudement entourées de l'affection de leurs anciennes, ne changent malheureusement rien, du moins dans le bon sens, aux résultats de toute enquête objective.

A titre d'hypothèse de recherches, nous ne serions pas éloigné de présumer que les établissements remplissant le moins imparfaitement leur fonction d'enseignement et d'éducation humaine et chrétienne sont ceux qui ont su ouvrir leur yeux, leur cœur et leurs portes sur d'autres milieux que le milieu des classes moyennes dans les petites villes ou celui de la haute bourgeoisie dans les grandes villes.

Pour illustrer les efforts parfois tentés en ce sens, citons l'exemple des activités sociales et apostoliques des collèges des Frères Maristes de la Province du Brésil nord et nord-est. Collège Notre-Dame de Nazareth à Bélem (Para): école gratuite pour enfants pauvres, école du soir pour l'alphabétisation des adultes, centre

23. Le responsable pour l'Etat de São Paulo des établissements d'« éducation surveillée », devant la nécessité de fonder de nouvelles maisons sans disposer d'un personnel habilité suffisant s'est adressé à un bon nombre de congrégations religieuses. Toutes ont refusé. Ensuite les spirites ont accepté.

24. *Equilibre et adaptation*, Ed. du Cerf, 1960, p. 232.

catéchétique populaire au quartier pauvre de Guama; Collège de S. Luis (Maranhão) : association éducative parents-maîtres, bourses pour élèves pauvres, centre de service social, centre catéchétique pour trois quartiers pauvres, colonies de vacances, école du soir pour l'alphabétisation des adultes (ouvriers et employés travaillant dans la journée); Collège de Fortaleza (Ceara) : école du soir gratuite, lactarium, centre catéchétique; Collège de João Pessoa (Paraíba) : assistance sociale avec l'aide des élèves; Collège de Natal (Rio Grande do Norte) : catéchismes populaires, visites de la prison, école du soir et gratuite pour adultes; Collège de Récife (Pernambouc) : plusieurs écoles gratuites pour enfants ou adultes, centres catéchétiques, centre de service social; Collège de Maceio (Alagoas) : école gratuite (avec collaboration des élèves du collège payant, ici comme en certaines des précédentes écoles), centre catéchétique, centre de service social; Collège de Bonfim (Bahia) : école gratuite, centres de catéchismes dans des quartiers pauvres, assistance sociale; Collège de Salvador (Bahia) : cours gratuits pour adultes, assistance sociale.

Précisons enfin comment le très légitime souci d'assurer une formation chrétienne avant que ne pèsent sur l'enfant les influences délétères du monde peut alimenter une solution paresseuse quand elle devient trop exclusive. Un pasteur presbytérien nous confiait récemment : nous profitons de la première enfance pour transmettre le plus possible les principes chrétiens avant tout contact avec le monde; l'adolescent ou l'adulte s'écartera peut-être ensuite de son Eglise, mais il y reviendra un jour ou l'autre, mû par les *saudades* (nostalgie) de son enfance. Résultat heureux, assurément, mais qui pourrait devenir de plus en plus problématique, le monde devenant plus fort que les *saudades*; plus profondément, cherchons-nous un dressage religieux ou une foi adulte? Une psychanalyse du comportement collectif du clergé catholique aboutirait sans doute à déceler une motivation un peu différente : Apprenons aux enfants les principes chrétiens, dogme et morale, mais avant tout à obéir. Le principe de la persévérance va être le dressage à l'obéissance (ce qui est encore mieux que la manipulation de la peur de la mort ou de l'enfer). Si l'on a formé des adolescents bien obéissants à l'Eglise, il est inutile de passer beaucoup de temps à entretenir la foi des adultes : ils continueront sur la première lancée. Nous ne visons pas ce qu'il peut y avoir de fondé en ces méthodes, mais leur insuffisance. Que l'expérience actuelle démente la justesse de tels schémas plus ou moins conscients, ce n'est que trop clair. La pastorale auprès des enfants est dès l'origine gravement hypothéquée quand il n'y a pas une collaboration de la famille; même lorsque cette collaboration existe, la pastorale de l'enfance ne dispense jamais d'efforts pastoraux auprès des adultes, et adaptés à ce qu'ils sont. Tout ceci nous conduit à élargir le problème dans le développement suivant.

V. L'ÉGLISE PRÉSENTE AU MONDE PAR SES LAÏCS

L'Eglise a été absente et demeure en partie absente (ou « à la traîne », suivant à contre-cœur une évolution qu'elle peut encore retarder et freiner, mais que de toute évidence elle ne pourrait plus empêcher) de la reconstruction amorcée pour le continent sud-américain. Plus conscients que d'autres, certains laïcs s'interrogent sur cette absence : Qu'est-ce que l'Eglise pense de ceci ? Qu'est-ce que l'Eglise fait pour cela ? Nous leur répondons : Mais qui est l'Eglise ? Si l'on n'avait pas entretenu pesamment l'identification erronée de l'Eglise et de la Hiérarchie, on aurait permis aux laïcs d'assurer une *présence d'Eglise* là où les clercs ne peuvent ni ne doivent s'immiscer, ou à tout le moins de ressentir la mauvaise conscience de leur défection. Par son comportement comme par sa prédication, le clergé a manifesté bien davantage le souci d'assurer la perfection du lien d'obéissance et de soumission entre les laïcs et lui que la préoccupation de voir ces mêmes laïcs assurer dans le monde leur rôle de levain au sein d'une époque en fermentation. Leur présence au monde, leur activité chrétienne inséparable de leur activité humaine est — pour l'Eglise comme pour le monde — irremplaçable. Or le sel est resté dans la salière. Le souci de l'ordre dans la société-Eglise a semblé prévaloir sur la finalité de cette société dans le monde : l'Eglise de la terre n'est-elle pas pour le salut de l'humanité (et le culte rendu à Dieu dans l'œuvre même de cette salvation-sanctification) ? Or, en 1961, d'honorables prêtres continuent à traiter de la façon que nous allons indiquer la question des rapports du prêtre et du laïc. Nous prenons ce texte d'une conférence faite devant des responsables d'un mouvement passant pour l'un des plus avancés au Brésil, et publiée postérieurement dans le bulletin du mouvement.

« *Prêtre et laïc.* Le prêtre est à la tête, le laïc au corps du Christ-Eglise. Le prêtre participe directement et dûment du Magistère, de la Paternité et du Gouvernement du Christ ; le laïc est disciple et fils, soumis au sacerdoce du Seigneur. Le sacerdoce est fonction du Christ, Epoux et Chef ; le laïc occupe la place de l'Eglise, Corps et Epouse, soumise à l'Epoux et au Chef. Le sacerdoce est pouvoir, commandement, responsabilité principale au nom du Christ Maître, Roi, Père ; le laïc est obéissance, aide, complément, docilité. — Sacerdoce et laïc se complètent comme mari et femme. Le sacerdoce souffre l'Eucharistie comme Sacrifice ; le laïc jouit de l'Eucharistie comme Sacrement ; le premier pleure avec le Christ en Croix, en agonie ; le second pleure avec le Christ à la crèche, avec bonheur. Le Sacerdoce, dans le Corps mystique, dans le Corps sacro-social du Christ exerce une autorité paternelle, pourvoit au soutien des laïcs (enfants du Seigneur), les instruit, les éduque et les guide au nom du Christ et par ordre du Christ ; le laïc observe à son égard le quatrième commandement : il obéit, il aide, il assiste et il s'occupe du Sacerdoce. »

Ce texte n'est pas plus mauvais que bien des autres ; nous l'avons retenu comme caractéristique d'un certain gauchissement de la doctrine révélée, dans un sens clérical. Dans ce passage (qu'il nous a paru nécessaire de citer en entier pour respecter les perspectives), rien sur le sacerdoce des fidèles, ce qui aurait un peu adouci l'opposition prêtres-fidèles et aidé à saisir la communion de tout sacerdoce humain en l'unique sacerdoce du Christ, duquel tout autre dérive et participe. Le prêtre semble tout simplement se retirer du Corps de l'Eglise et prendre pour lui-même ce que l'Ecriture attribue au *Christ personnel, véritable Tête du Corps mystique et véritable Epoux d'une Eglise qui comprend prêtres et laïcs*²⁵.

Pour aider le clergé, nous aimerions voir un diaconat fonctionnel dûment préparé²⁶, mais nous aimerions surtout et d'abord qu'on aide le laïcat à être vraiment lui-même, tout ce qu'il peut devenir dans sa taille adulte si on lui fait confiance, si l'on valorise les tâches et responsabilités qui lui échoient, si on ne l'étouffe plus dans une obéissance servile et dénuée d'horizons, la vertu d'obéissance ne devant rien y perdre.

Nous ne pouvons qu'exprimer notre plein accord avec le R. P. H. Holstein pour les jugements nuancés de sa chronique de juillet-août dernier²⁷. Etablir un ordre d'urgence, ou mieux encore, insérer le rétablissement du diaconat fonctionnel que nous nous accordons à souhaiter, non seulement dans une théologie de l'Eglise et pas simplement au chapitre du sacrement de l'Ordre, mais encore dans le programme d'ensemble d'une *pastorale à long terme* qui redonnerait à la foi éclairée la place à laquelle celle-ci a plus que jamais droit, n'est pas diminuer l'énorme intérêt que représenterait la rénovation diaconale ; c'est lui reconnaître ses vraies dimensions. Qui fera l'histoire des torts subis par la pastorale (c'est-à-dire en fin de compte par des êtres humains concrets) au cours des siècles, en raison du trop grand immédiatisme des préoccupations ? Certes entre le moment où l'on pose les

25. Les éditeurs parisiens (Enotikon) de l'édition 1958 de l'ouvrage de Serge Boulgakov, *L'orthodoxie*, notaient dans leur avant-propos (ce que nous reproduisons comme signe du temps, sans y ajouter de jugement de valeur) : « La division de l'Eglise en « *ecclesia docens* » — initiée et autoritaire pour le bien de tous — et « *ecclesia docta* » — qui passivement doit écouter et obéir — répugne au chrétien moderne. »

26. Encore avant de rénover le diaconat fonctionnel, il conviendrait sans doute d'éviter d'en étouffer les survivances orientales dans un effort entrepris pour latiniser l'Orient chrétien, comme il est arrivé notamment pour l'Eglise chaldéenne avec la promulgation du Code de droit canonique pour les Eglises orientales (1949) : cfr V. Lecomte, *Note sur le diaconat de l'Eglise chaldéenne d'aujourd'hui*, dans *Maison-Dieu*, 66 (2^e trimestre 1961), pp. 111-125.

27. *Le renouveau du diaconat*, dans *Etudes*, juillet-août 1961, spécialement pp. 116-117. Le présent article était presque entièrement rédigé quand il nous a été donné de lire cette chronique manifestant des préoccupations convergentes aux nôtres.

jalons d'un meilleur recrutement sacerdotal²⁸ et le moment où l'évêque peut faire régresser les lacunes du personnel paroissial, il s'écoulera une dizaine d'années, parfois sensiblement plus²⁹. Mais ce laps de temps paraît encore bien court quand on affronte la question d'une promotion du laïcat, incluant d'une part sa formation biblique, liturgique, catéchétique, de l'autre son engagement conscient dans l'Action catholique, l'apostolat et la mission qui en peuvent dépasser les cadres, et sa militance dans le domaine illimité de la christianisation des tâches profanes. Manquerions-nous si communément du courage d'entreprendre une œuvre qui ne portera vraisemblablement ses fruits qu'à partir de la génération suivante?

Nous réclamons une pastorale à *long terme*, mais aussi *d'ensemble*³⁰. Si l'on interroge le théologien sur la légitimité d'une grande dévotion à la Sainte Vierge, ou sur celle du culte des images et des saints, il ne peut refuser son approbation : ce sont là des choses qui existent bien dans la tradition catholique. Pour manifester la pleine légitimité des dévotions mariales, le mariologue précise que Marie ne saurait nuire au Christ, qu'elle conduit à son divin Fils, qu'elle tient sa valeur du Mystère de l'Incarnation rédemptrice dont le sujet principal est évidemment le Verbe, qu'elle est la servante du Seigneur, etc. Oui, c'est clair dans les livres conformes à la saine tradition, c'est clair dans la pensée de l'Eglise. Mais si l'on prouve qu'en fait, telle population a pris Marie pour une sorte de déesse et s'intéresse à elle ou tel autre saint au point de négliger Dieu et l'excellence du Christ? Si la prédication en vient à taire à peu près complètement le mystère pascal et à tourner autour des dévotions aux saints? N'est-il pas commun que psychologiquement et socialement la célébration de la Cène du jeudi-saint ou de la veillée pascalle soit peu de chose devant tel triduum à S. Antoine, devant les neuvaines à tel autre saint populaire, devant la procession folklorique de l'« enterrement du Seigneur » (*aucun rite religieux ne rassemble plus de monde au Brésil*), devant la fête du *Divino* (qui devait jadis honorer ou adorer le Saint-Esprit, et qui, continuée en maintes campagnes, s'est progressivement vidée de toute signification chrétienne)? Si la religion devient un échange « prières contre grâces » qui finit par assimiler les saints à des commerçants invisibles qui posent le *do ut des* et finiront bien au dernier jour par trouver une porte de service pour vous faire entrer au ciel

28. Nous espérons pouvoir parler un jour des efforts intéressants récemment entrepris au Brésil en ce sens.

29. N'oublions pas que dans un pays de faible développement culturel, l'Eglise doit commencer la formation de ses futurs clercs au niveau de l'enseignement secondaire.

30. Seulement pour prévenir une objection dont il ne nous appartient pas d'approfondir les tenants et aboutissants : qu'on ne pense pas trop vite que le C.E. L.A.M. ait résolu le problème.

en catimini? Nous ne sommes ni contre les cierges ni contre les pèlerinages, ni contre les neuvaines pour le bétail ou la basse-cour, mais quand la religion risque de ne plus s'occuper que de cela dans la conscience et la société, nous devenons inquiets³¹. Le mystère de la Trinité avait-il peu de place dans les préoccupations chrétiennes des premiers siècles de notre ère? Les discussions mêmes qui devaient en préciser peu à peu le donné théologique répondent. Au XX^e siècle, profitant des ressourcements que l'on connaît en Europe, nous n'avons plus le droit de laisser méconnaître la place centrale du mystère pascal, quitte à remettre quelques saints à leur place. Plutôt que de favoriser la pente la plus aisée de telle ou telle population, et tout en respectant sa sensibilité particulière, il nous semblerait d'une heureuse et indispensable pédagogie de freiner plutôt les a-côtés hypertrophiés, au bénéfice de l'indispensable, de l'essentiel, passablement laissé dans l'ombre des statues : parce que ce qui ne nuit pas *en droit* peut parfois nuire *en fait*. La recherche des résultats immédiats et tangibles s'opposera sans doute encore longtemps à une pédagogie pour laquelle le pasteur consentirait au sacrifice des plus voyantes de ses consolations. Est-il tout à fait normal qu'on laisse des populations devant le choix à opérer entre une mission protestante qui centre toute sa prédication sur Jésus-Christ et une mission catholique qui centre toute sa prédication sur la Vierge et les saints, parfois réduits au niveau des médailles et images? Or de fait, il arrive qu'en tel ou tel village on prêche au temple que Jésus est le Médiateur et à l'église que Marie est la Médiatrice : c'est un faux dilemme pour les théologiens, mais un vrai problème, une cruelle alternative pour qui n'est pas initié aux arcanes de la théologie et se contente de lire la Bible, cursivement, ce qui peut déjà passer pour honorable. Il faudrait que peu à peu se fasse jour ou se développe l'idée qu'on peut trahir la Tradition non seulement par quelque énoncé objectivement erroné, mais tout aussi fréquemment — auprès du peuple — par la détérioration notable de l'équilibre des vérités du salut. Comment donc envisager la formation de ce laïcat appelé de tous nos vœux? Le premier problème nous semble être celui de la catéchèse.

31. Que l'Europe ait aidé l'Amérique latine, notamment en ces dernières décades, ce n'est pas contestable; mais le bilan n'est pas uniquement positif. *L'Amérique latine ne doit pas recevoir de l'Europe ce que le catholicisme de celle-ci contient de plus contestable*, voire de plus rétrograde. Les prêtres que désespère le progrès du monde moderne en Europe ne doivent pas venir en Amérique du sud cultiver des mythes qui n'ont aucun avenir ou des pratiques qu'une culture théologique plus éclairée tend à éliminer.

VI. CATÉCHISMES ET CATÉCHISTES

Si ce qui précède est fondé, nous sommes tout près d'admettre que le premier problème du Brésil et des pays similaires est celui de la catéchèse. Malgré la concentration urbaine qui se poursuit très sensiblement, la population du Brésil est encore à l'heure actuelle plus qu'à moitié rurale. D'ordinaire ces gens simples ont encore la foi, nous ne le contestons pas. La façon dont ils mêlent Dieu à toute leur vie est souvent émouvante. Mais pour combien de temps encore? La civilisation semble progresser ici de pair avec la déchristianisation. Ce phénomène explique peut-être que la réaction cléricale soit parfois si opposée à l'avance technique, ou au progrès du monde moderne gagnant l'« intérieur » du pays comme une marée lente et irrésistiblement victorieuse. Nous nous refusons à cette attitude à courte vue. D'autre part on ne peut abandonner les campagnes à elles-mêmes. Une solution saine s'offre : former des volontaires catéchistes, du pays même autant que possible. Une telle préoccupation semblerait devoir s'imposer au tout premier plan du souci apostolique pour l'Amérique latine.

Examinons-en quelques objections. 1. On n'arrive pas à fixer une institutrice dans les petits villages, à fortiori ne pourra-t-on songer à y fixer un catéchiste. — C'est exact, probablement faudra-t-il songer à de toutes petites communautés de catéchistes, pour leur faciliter une vie humaine supportable, à moins qu'il ne s'agisse de ménages ; à partir de leur centre résidentiel, il leur faudrait rayonner sur une étendue assez vaste sans prétendre revenir chaque jour ni même peut-être chaque semaine, à leur base. En chaque hameau une pieuse personne ayant un peu de temps, de dévouement et d'instruction, pourrait « suivre » les enfants sans trop de difficultés, entre deux tournées de la catéchiste. 2. On ne trouvera pas à recruter pour ce genre de vie. — Faisons-en l'essai. La moitié de l'humanité pour laquelle le diaconat reste de toute façon une voie bouchée garde des trésors souvent mal utilisés de générosité. Serait-il si choquant que des congrégations religieuses s'intéressent aussi, et même beaucoup, à ce problème, au point d'y consacrer un bon nombre de leurs membres? 3. Quelles qu'elles soient, ces personnes dévouées ne peuvent vivre de l'air du temps ; de leur côté, les instituts religieux ne pourront assumer financièrement ces lourdes charges. — Nous sommes convaincu que le problème ne sera pas résolu avant l'institution d'un corps de volontaires catéchistes, formés, diplômés, et rémunérés par une caisse diocésaine, ou plutôt interdiocésaine (au Brésil et en Amérique du sud). Le jour où l'on aura reconnu que cette institution est devenue concrètement un devoir de la communauté chrétienne, on se trouvera en mesure de faire passer cette œuvre avant d'autres, d'utilité plus contestable pour le royaume de Dieu, ou en tout cas moins urgente. Nous pensons

qu'une nation latino-américaine décidera largement de l'avenir de son christianisme par la façon dont elle organisera ou n'organisera pas son Centre national de catéchisme ou de catéchèse, avec toutes les ramifications adaptées au pays. Les congrégations³² qui pourraient et devraient y aider trouvent bien l'argent dont elles ont besoin pour l'enseignement libre; on ne peut facilement croire qu'elles ont choisi l'apostolat auprès des enfants de la bourgeoisie, guidées surtout par l'intérêt financier. Il ne serait en tout cas pas choquant d'un point de vue évangélique d'aller vers les plus pauvres, humainement et spirituellement, même si cela demande un effort accru. Les congrégations pourront également se spécialiser dans la formation des catéchistes de toute origine : cours, sessions de formation ou d'entretien, service de documentation, etc. Les efforts méritoires déjà entrepris, à Rio³³ ou ailleurs, sont précieux mais fort insuffisants.

Pourquoi ne se créerait-il pas des instituts séculiers de catéchistes? Ils trouveraient aisément leur spiritualité très unifiante autour de cette noble tâche. Celle-ci ne nous semble pas devoir être le monopole de quelque groupe que ce soit dans l'Eglise, sauvegardée évidemment la dépendance à l'égard des évêques. Evangéliser, catéchiser, suppose une certaine mission (n'en est-ce pas l'âme?) c'est-à-dire un certain envoi; mais les répondants pourraient selon les régions ou les occasions être des diacres, de simples laïcs ou des ménages, des membres d'instituts séculiers, des religieuses ou des religieux. Il serait surprenant qu'en s'en prenant à cette racine réelle de la chrétienté (qui nous semble ainsi être la foi du peuple qui monte vers Dieu, plutôt qu'un cadre institutionnel humain qui risque de laisser échapper la vie et parfois même d'étouffer la liberté sans quoi la vie humaine n'est que l'ombre d'elle-même), le nombre de toutes sortes de vocations chrétiennes et notamment sacerdotales ne croisse pas sérieusement. Aux yeux de tous l'Eglise manifesterait mieux le plan de sa première préoccupation : le service de la vérité salvatrice confondu avec le bien spirituel et total des humains.

Pièce maîtresse d'une rénovation chrétienne, la catéchisation est normalement liée à une certaine vie liturgique. L'Orient nous fournit des exemples remarquables d'initiation de peuples à la vie religieuse par la vie liturgique (mais nous ne dirons pas que cela suffit). Le succès, admirable et consternant, selon les points de vue, des Pente-

32. S'il y a plus de trois cents ordres et congrégations représentés au Brésil (une centaine pour les hommes et près de deux cent cinquante pour les femmes), il n'y en a pas vingt qui soient de purs contemplatifs.

33. C'est ainsi que Mère Thérèse du Christ, ursuline française formée au Centre de *Lumen Vitae* en Belgique, dirige à Rio un cours de vacances pour les catéchistes. Des sessions de 15 jours y fonctionnent depuis 1959; mais il s'agit ici d'un séminaire de perfectionnement ou d'entretien plutôt que d'un centre de formation.

cotistes à São Paulo³⁴, est fondé sur une *participation sociale* de l'être humain *sensible et irrationnel* : ils communient dans le mythe de leur organisme ecclésial constamment inspiré du Saint-Esprit parlant aux membres ; ils utilisent pleinement le fait que les masses brésiliennes sont insensibles aux constructions rationnelles, à la logique abstraite, à la rigueur conceptuelle, mais très sensibles à l'emprise du rite collectif vécu dans une atmosphère chaleureuse de participation unanime et librement manifestée. Pourquoi leur progression si rapide, alors qu'ils n'ont aucun clergé formé et des cadres juridiques réduits à leur plus simple expression ? Parce que chaque fidèle est nécessairement un apôtre totalement engagé dans et par son appartenance confessionnelle.

Pour retrouver une église vivante, nous suggérerions qu'on révise le type de chrétien que l'on cherche et que l'on forme. Sans une promotion sincère et effective du laïcat, tout pessimisme est permis. Faire de chaque chrétien un apôtre : bien comprise, la formule contient tout le programme d'une rénovation complète dans le sens le plus heureux et le plus traditionnel. Mais quand on se borne à répéter qu'il y a « l'Eglise enseignante » et « l'Eglise enseignée » (distinction dont nous ne contestons pas le bien-fondé, mais la place qu'on lui donne couramment) et que « l'Eglise enseignée » n'est pas enseignée, que se passe-t-il ? Des fidèles seulement bien obéissants mais à qui on ne fait pas confiance parce qu'on ne les a pas préparés à recevoir cette confiance, ne peuvent sans miracles faire une communauté d'apôtres des temps modernes³⁵. Au surplus, est-ce un fait isolé que celui de cet évêque d'un territoire particulièrement en friche et qu'on aimerait appeler missionnaire, qui refuse l'aide et le dévouement de deux catéchistes dûment préparées, sous prétexte qu'elles ne sont pas des religieuses ?

Que la froideur de la liturgie romaine contraste avec l'exubérance des peuples latins, nous ne sommes pas des premiers à en être frappé. Un peuple qui ne peut être séduit par le côté systématique et notionnel

34. Cette dénomination est la confession la plus active actuellement dans la plus grande ville brésilienne. Les catholiques semblent perdre lentement les masses et ne rien reconquérir ; les grandes communions protestantes n'atteignent guère plus les couches inférieures du prolétariat ; le communisme est bien organisé mais encore peu vigoureux ici. Les pentecotistes, malgré leur apparente anarchie, sont actuellement les hommes qui — dans la zone dite — touchent le plus les masses populaires sans pratiques : ils donnent aux déracinés descendus du nord un sentiment de solidarité humaine et religieuse qu'ils ignoraient et dont ils manquaient. Faut-il s'étonner qu'ils possèdent l'édifice du culte le plus vaste du pays (6.000 places assises) et multiplient leurs autres centres de rassemblement ?

35. Pour estimer le caractère missionnaire et vivant d'une communauté chrétienne, on pourrait songer à regarder le nombre de baptêmes d'adultes ; mais le critère ne vaut rien dans un pays où 99,5 % de la population est rituellement baptisé au premier âge.

du christianisme devrait pouvoir être amené et retenu à lui par quelque chose où il se sente entièrement concerné, déjà en ses assises naturelles : on n'aura pas l'idée saugrenue de penser que le dogme en est nécessairement dévalué ou menacé pour autant, après ce que nous avons dit. Inassouvi d'un côté le besoin de rites réapparaît sous une forme nouvelle et aisément incongrue³⁶. Il ne faut pas le refroidir mais l'éclairer ; il ne faut pas l'étouffer mais le diriger³⁷.

Devant l'ensemble de ces besoins et avec les précautions ou préparations utiles, notamment en ce qui concerne l'insertion de ce point névralgique dans une pastorale d'ensemble, le diaconat nous semble devoir trouver place. Soulignons de nouveau, à titre d'exemples, quelques données qui s'y prêtent et que nous n'avions encore pas signalées. Dans le diocèse de São Luiz de Cáceres (Matto Grosso), les paroisses ont une moyenne de 75.000 km² de superficie ; dans le diocèse de Caxias do sul, les paroisses ont une moyenne de 33.452 « âmes » : chiffres choisis dans les extrêmes, certes (puisqu'en moyenne une paroisse brésilienne couvre 1.370 km²), mais cependant réels. Autre point corrélatif : en moyenne il y a légèrement plus de 5 chapelles par paroisse (3.110 églises paroissiales et 16.067 chapelles), le chiffre étant plus élevé à la campagne qu'en ville, puisque 300 paroisses rurales possèdent chacune plus de 10 chapelles³⁸. Si nous insistons au moyen de ces chiffres sur l'utilité des diacres ruraux, nous n'ignorons pas les besoins qu'en auraient également les villes : n'est-il pas catastrophique le cas de Salvador, capitale de l'Etat de Bahia, comportant dix paroisses, chacune d'elles ayant apparemment un seul desservant attitré³⁹ pour une moyenne de 50.000 habitants ?

Dans les campagnes nous verrions donc des catéchistes professionnels et des diacres, en sus d'une sorte de J.A.C. qui serait à créer de toutes pièces. Il est nécessaire qu'on consacre beaucoup de prêtres pour les villes ; ceux qui resteront à la disposition des campagnes, plutôt que de risquer un enlèvement trop fréquent dans les disputes de la politique locale, ou de risquer l'inoccupation (quel paradoxe !), ou de risquer un affairément autour de créations para-ecclésiales (qu'on laisserait aux laïcs), renoueront davantage avec la dure mais belle tra-

36. Nous en avons parlé dans l'article : *De quelques problèmes de la pastorale missionnaire au Brésil*, dans *Parole et Mission*, n° 6 (juillet 1959), pp. 443-459.

37. Nous adopterions volontiers pour le Brésil les conclusions de J. P. Gomane pour Manille et les Philippines ; les situations nous semblent grandement ressemblantes, malgré d'inévitables différences (*Etudes*, avril 1961, p. 58).

38. Dans le diocèse de Lajes (Santa Catarina), il y a 34 paroisses et 646 chapelles ; en celui de Bragança (São Paulo), 16 paroisses et 296 chapelles ; en celui de Passo Fundo (Rio Grande do Sul), 35 paroisses et 584 chapelles ; en celui de Espírito Santo (Espírito Santo), 43 paroisses et 636 chapelles : chiffres maximum certes, mais qui ne font qu'accentuer un phénomène banal au Brésil.

39. Il appartient parfois, il est vrai, à l'une des communautés religieuses de la ville ; ceci pourrait poser sur une plus vaste échelle la question de la collaboration des clergés, qui semble au programme du futur Concile.

dition des prêtres itinérants des contrées mal peuplées du nord brésilien : chacun aura son circuit de visites aux villages chrétiens, spécialement pour les sacrements. Le prêtre sera totalement donné à sa tâche sacerdotale. Tous les prêtres, entièrement prêtres en toute leur vie, les temps nécessaires aux repos dûment respectés. L'instruction préparatoire, les mouvements de piété, les assemblées cultuelles de prière non sacrificielles...? Catéchistes et diacres seront précisément là pour suppléer le prêtre chaque fois qu'il en sera nécessaire. A son passage, ce dernier loge chez l'habitant; il reste au village le temps qu'il faut pour mettre en ordre les affaires religieuses pendantes; il laisse les directives qui outrepassent la capacité des laïcs ou des diacres. Il confesse, célèbre la messe, remplit la sainte réserve, bénit les mariages ou achève de les régulariser, confère les confirmations sur délégation épiscopale. Mais alors il n'a plus de contacts avec son peuple? pas moins qu'avant pour ce qui seul importe. Au surplus catéchistes et diacres le mettent au courant de ce qu'il lui est bon de savoir des dernières dispositions de la communauté. Et les incroyants? A cette question il suffit de répondre par une autre : y a-t-il dans l'état actuel des choses beaucoup de prêtres qui convertissent directement des incroyants (exception faite des contacts par radio et télévision qu'il n'est pas question de restreindre, au contraire)? disons plus, qui ont des rapports avec des non-catholiques? La formation catéchétique, allant de pair avec un minimum de vie liturgique et sacramentelle, ne suffit cependant pas à la formation laïque intégrale que nous souhaitons.

VII. FORMATION INTÉGRALE DES LAÏCS

Les hommes d'aujourd'hui ressentent un besoin de solidarité : leur déracinement tourne au traumatisme⁴⁰; contre l'insécurité du lendemain, ils ont besoin de s'appuyer sur une communauté humainement vivante, qui lutte avec eux et pour eux. Le sentiment religieux ne doit pas être utilisé pour une simple évasion du présent douloureux au profit d'une éternité mal conceptualisée, il doit servir à l'enracinement dans le présent préparant à la fois l'avenir temporel et l'éternité bienheureuse.

Sans mépriser la formation de l'enfance et de la préadolescence, âges si malléables, on portera attention à d'autres parties du troupeau, de grand intérêt : aux adolescents qui au sortir du collège ont à déli-

40. Qu'on songe au déracinement géographique et culturel des millions de travailleurs sud-américains qui viennent à cette génération-ci de former les nouvelles cités industrielles, parfois même loin de leur famille laissée dans d'inaccessibles campagnes. Devant nous, Dom Helder Camara a comparé les camionneurs faisant « descendre » dans les quartiers sous-prolétaires des villes industrielles du sud les campagnards affamés du nord, jouets de n'importe quelles promesses, aux négriers des temps réputés révolus.

bérer, en face du monde qui s'ouvre à eux (et dont on les avait plus ou moins protégés) et aux prises sans doute avec les crises intérieures de leur âge, sur le fait de savoir s'ils continueront ou non à s'estimer de l'Eglise pratiquante et à se tenir en elle; aux jeunes foyers qui après deux ou trois ans de mariage cherchent si communément leur voie avant que l'âge et la routine ne les aient figés dans une position sur laquelle toute pastorale aura des chances de glisser. Sur ces deux points névralgiques se joue en grande partie l'avenir chrétien d'une nation. Action catholique universitaire, formation syndicale chrétienne (nous ne disons pas nécessairement syndicats confessionnels), J.A.C., mouvements de foyers à la fois spirituels et ouverts au social et au politique : voilà des instruments irremplaçables devant manifester au XX^e siècle un essor du laïcat. Le malheur d'une époque est rarement complètement indépendant de fautes du passé. Il y eut de sévères discussions dans l'Eglise sud-américaine pour ou contre l'Action catholique, à tout le moins pour ou contre l'Action catholique spécialisée. Les ecclésiastiques éminents qui jadis s'opposèrent au libre développement de l'A.C. dans l'intention de défendre leurs groupements de piété se sont-ils rendu compte depuis qu'ils n'étaient peut-être pas complètement étrangers au fait que la population pratiquante se limite trop aux femmes, aux enfants et aux vieillards ou autres handicapés? Ce n'est pas par hasard que le réveil français de l'A.C. a précédé le réveil biblico-liturgique, au plan de la pastorale, quoique celui-ci eut été irréalisable sans l'effort des spécialistes qui ont rénové ces domaines par le fond.

Il faut trouver une formule d'éducation collective adaptée à chaque milieu, sans exclure le pluralisme des entreprises. Cinés-clubs et clubs de télévision orientés par des catholiques compétents ne seraient pas à négliger, pourvu qu'on s'y préoccupe d'exactitude et de qualité plutôt que d'apologétique ou de vains bavardages. On voit avec grand intérêt certains évêques, notamment en Bolivie et dans le nord brésilien, s'intéresser au développement des radio-classes et bientôt des télé-classes, seuls moyens pratiques pour apporter une culture de base dans les campagnes trop peu denses ou dans les favelles trop denses⁴¹. Une bonne presse catholique sera plus longue à mûrir : mieux vaut attendre que d'improviser du très médiocre aux cieux bas. Laisant de bon cœur aux laïcs formés toutes les tâches qui relèvent de leur compétence, les prêtres pourront multiplier les cercles bibliques, ou de recherches sociales et théologiques, d'abord dans les milieux plus préparés qui y aspirent⁴².

41. 60.000 favelados (habitants des favelles ou taudis suburbains) à São Paulo, 700.000 à Rio, « la plus belle ville du monde », etc.

42. A propos de la Bible, un évêque brésilien raconte ceci. Cheminant à cheval avec un rural, ce dernier reconnaît son goût pour la lecture de saint Matthieu et ajoute : « Quel dommage qu'il soit protestant! »

Si les pasteurs aiment les laïcs qui leur sont confiés, comment ne leur feraient-ils pas confiance? Du laïcat il est normal que surgissent des chefs propres⁴³. Beaucoup d'hommes ressentent fortement cette dichotomie : mineurs à l'église, mineurs en tant que catholiques ; majeurs dans le monde, comme chefs de famille et responsables d'une activité professionnelle. La nécessaire subordination n'entraîne pas nécessairement le maintien en minorité. On parle d'une « heure des laïcs » ; si, comme nous le souhaitons, cette heure arrive d'une pleine et effective reconnaissance de l'activité des laïcs au sein de l'Eglise et des chrétiens dans le monde, il faudra que la distinction de la hiérarchie et du laïcat, tout en gardant sa force d'institution divine, tourne davantage à la collaboration qu'à la sujétion⁴⁴. Le pasteur ne serait-il pas au service de son troupeau?

A ces remarques, qui n'ont pourtant pas la prétention de dresser un programme complet, nous devons ajouter que l'ouverture d'une éthique, foncièrement individualiste⁴⁵ même dans le secteur social, peut et doit s'accroître. Le chapitre des devoirs du citoyen reste de portée fort limitée tant qu'on ne se préoccupe pas de la formation politique des catholiques (toute formation respectant la liberté dans les choix contingents). Dans l'excellent recueil d'articles du R. P. de Soras publié sous le titre trop partiel et trop modeste : *Les rôles respectifs du laïc, du prêtre et du religieux dans l'Eglise*⁴⁶, on trouve dans le dernier appendice un remarquable résumé de la théologie contemporaine sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat. « Première proposition : L'Eglise ne peut renoncer à ce que, autant que possible, l'inspiration de justice et de charité sociales, dont elle se sait garante et dépositaire, pénètre l'activité de l'Etat, des hommes d'Etat, des institutions d'Etat. » « Deuxième proposition : Néanmoins l'Eglise se refuse officiellement et désormais à confondre cette présence désirable de l'inspiration chrétienne dans l'activité du pouvoir politique avec l'assujettissement des institutions d'Etat aux institutions d'Eglise. » Telle est la doctrine. On peut se demander si parfois on n'a pas exactement interverti les facteurs : une religion qui se révèle impuissante à pénétrer de justice et de charité sociales les hommes et leur activité politique cherche spontanément à compenser cela par une action qui en fait détériore

43. Bien des sectes ont résolu d'une manière qui leur est hautement profitable le problème des *leaders* naturels employés même au plan religieux.

44. Caractéristique cette répartition d'un prêtre demandant à un laïc un service que ce dernier hésitait à fournir : « Ne changez pas les rôles ; ce n'est pas nous prêtres qui sommes au service des laïcs ; c'est vous qui êtes au service de l'Eglise. » Mais qui fait tenir à certains prêtres « l'Eglise, c'est nous », sinon le cléricalisme?

45. Un exemple. Peut-on espérer qu'on revienne davantage à la justification thomiste de la propriété, par le bien commun?

46. Editions du Vitrail ; nos citations : p. 96 s.

davantage la situation, à savoir qu'elle cherche les pressions directes sur les organes de gouvernement, à tous les échelons⁴⁷. « Troisième proposition : L'Eglise pense que cette inspiration de l'Etat se fera par la médiation des laïcs engagés dans la politique. » A elle seule une telle pensée aurait réclamé formation, encouragements, collaboration au bénéfice d'un laïcat adulte.

Il revient donc normalement aux citoyens chrétiens de peser sur les structures économiques, sociales et politiques de façon à rendre le pays plus humain, plus habitable, très spécialement pour les éléments les plus défavorisés de la population. L'encyclique *Mater et Magistra* évoque à plusieurs reprises le salaire familial comme quelque chose de juste et de normal : est-ce qu'une action pour promouvoir cela en Amérique du sud ne serait pas au moins aussi chrétienne qu'une défense de la propriété privée qui, sociologiquement et à grande échelle au Brésil, existe surtout sous la forme des latifundia au nord et des industries d'un capitalisme déshumanisé au sud?

Le signe le plus sûr de nature à faire douter que l'univers sacré du Brésil relève vraiment du sacré chrétien se prend de ce qu'il ne conduit guère aux préoccupations sociales de l'heure⁴⁸ ; l'amorce d'un changement avec la génération montante ne peut que nous réjouir. On commence à s'occuper ici et là de la formation de leaders syndicaux ; le retard reste énorme⁴⁹. On aimerait que devienne banal en Amérique du Sud un enseignement comme celui du Cardinal Liénart : « L'Eglise approuve la vie militante syndicale pour obtenir des conditions de travail humaines. Il y a longtemps que l'Eglise a proclamé que le syndicat était pour l'ouvrier un moyen légitime de défendre dans la profession les intérêts du monde du travail. Nous n'avons pas un esprit uniquement revendicatif, mais constructif ; dès lors, nous considérons que c'est servir l'essor de la profession que de s'engager dans une action syndicale. Hélas, ce n'est pas toujours compris. » « L'Eglise ne prêche pas aux ouvriers la résignation. Elle réclame pour eux une véritable promotion humaine ; non pas seulement celle de quelques-uns qui s'élèveraient au-dessus de la masse, mais une promotion collective, qui assure à tous ceux qui demeurent des employés et des ouvriers, une vie personnelle et familiale plus sûre et plus conforme à leur dignité humaine... Le premier souci légitime du monde ouvrier est donc d'obtenir des salaires suffisants, en proportion

47. Nous tenons pour une loi inductive de l'histoire que tout cléricalisme engendre à brève ou longue échéance l'anticléricalisme.

48. S'il y avait au Brésil quelques milliers de prêtres comme Dom Helder Camara, il n'y aurait rien à craindre pour l'avenir religieux du pays ; mais aussi, on ne se trouverait pas dans l'impasse actuelle. Quelques centaines suffiraient probablement, car alors toute une mentalité changerait.

49. Cfr le dossier des *Informations Catholiques Internationales* du 15 juin 1961, et notamment le témoignage de Emilio Maspero, dirigeant argentin du syndicalisme chrétien en Amérique latine.

du coût de la vie et une certaine sécurité de l'emploi qui ne fasse pas planer sur lui la menace constante des aléas de la production... Les chrétiens que nous sommes doivent comprendre ces aspirations ouvrières et, avec l'Eglise, considérer la promotion du travail et du travailleur comme un progrès nécessaire à l'heure actuelle, pour faire régner dans notre pays une juste paix sociale. Avec l'Eglise, nous devons approuver et soutenir les militants chrétiens qui s'engagent dans les organismes temporels, syndicaux, familiaux ou politiques, qui s'efforcent de réaliser cette promotion ⁵⁰. »

Les équipes d'*Economie et Humanisme* ont fourni en Amérique latine un effort auquel on ne saurait que rendre hommage; elles demeurent néanmoins très inférieures à la tâche présente parce que — l'impulsion une fois donnée de l'extérieur — une relève plus vigoureuse aurait dû surgir dans les différents pays avec la collaboration du laïcat et des autorités civiles et religieuses intéressées. Un signe de la vie d'une communauté est qu'en surgissent des initiatives répondant à ses propres faiblesses; il serait vain de compter sur une exacerbation de l'esprit de juridisme, si répandu au Brésil, pour une rénovation profonde. On réclame des institutions qui n'étouffent pas, mais aussi des hommes pour les faire vivre, ou mieux pour qu'elles aident à faire mieux vivre tous les hommes.

Au XX^e siècle, la situation évolue rapidement, quoique non sans ambiguïté, dans les pays sous-développés; d'autre part bien des données nous échappent fatalement, aussi préférons-nous ne pas conclure. Bien des idées paraissent banales en certains pays d'Europe, pour la pénétration desquelles il faut encore lutter ici. Dans un monde qui mue comme l'Amérique latine d'aujourd'hui, tous ceux qui représentent l'Eglise à quelque titre que ce soit doivent courageusement redécouvrir les exigences d'une Eglise missionnaire en face de son idéal et en face des populations actuelles et futures à sauver, ou bien consentir à lentement disparaître, héritiers d'un passé glorieux, dans la bonne conscience d'avoir âprement défendu le trésor des âges de foi.

São Paulo (Brésil)
C.P. 7173.

François H. LEPARGNEUR, O.P.

50. *Doc. Cath.*, 18 juin 1961, col. 766 et 768. On ne peut mépriser le pouvoir étatique dans l'ajustement d'une société plus juste. Nous ne suivrons donc pas cet éminent ecclésiastique brésilien qui, à la lumière de *Mater et Magistra*, croyait pouvoir ne discerner que deux sens au mot *socialisation* : soit un mouvement démocratique d'associations privées (permis), soit un totalitarisme d'Etat (défendu). Pour nous, il y a aussi place pour un Etat qui agit en servant vraiment les intérêts de tous, qui n'est plus l'ennemi, mais le représentant éminent du bien commun.